

Jour de pluie à Barneville

Par Henri Bordillon
Extrait de *Politémion*.
Nouvelles inédites.

*“ ...le commissaire
partit sans un mot,
heureux bientôt de
retrouver l'air
vif du dehors... ”*

Comme tous les jours depuis une semaine, il pleuvait ce matin-là sur Barneville; le crachin avait fait son apparition vers sept heures, à ce que lui avait dit Martin, le patron de *La bonne espérance*, qui partait remailler ses filets. Tout au long de la matinée, traînant en pantoufles dans leur petit deux-pièces de location, il avait observé le temps qui se gâtait peu à peu; un fort vent d'ouest avait amplifié la bruine, puis vinrent de sévères averses et vers dix heures, cela finit par un déluge d'eau qui ne cessa qu'à la demie de onze heures, alors qu'il se préparait à sortir malgré les remontrances de son épouse.

Maintenant que la pluie avait cessé, le soleil chauffait timidement le ciel délavé et la rue avait retrouvé son activité. Derrière leur étal qui sentait la marée, les pêcheurs vendaient leurs poissons à la criée, les touristes en chandail et en jean se hâtaient vers la plage et toute une foule de gens allait et venait dans un essaim d'enfants piailleurs.

Il marcha vers le Café du Port, où les habitués se prélassaient à la terrasse, sirotant leur premier Ricard. Il franchit la porte ouverte d'une démarche lourde, heureux de retrouver, dans une semi obscurité, le vieux zinc en demi-lune et ces remugles d'eau de Javel qui le replongeaient soudain, à des kilomètres de là, dans l'atmosphère de quelque bar de la Bastille.

Il avala une première bière rapidement et en commanda une deuxième. Cela ne surprit pas, c'était devenu une espèce de rituel: le commissaire savourait son second demi, attendant que midi sonne pour payer, puis il marchait sur la jetée, humait l'air salin quelques instants avant de disparaître sous la porte cochère de son immeuble.

Mais ce matin-là, peut-être à cause de la violence exceptionnelle des averses et des bourrasques, tout semblait différent: Maria, la serveuse, qui d'ordinaire trônait derrière le bar, ne riait pas à tout propos en faisant trembler sa gorge généreuse; les joueurs de manille, étaient tous absents; enfin, monsieur Pertuis dont il ne connaissait que le nom et avec lequel il partageait d'ordinaire quelques propos désabusés sur la pluie et le beau temps, n'arrivait toujours pas, bien qu'on ait presque dépassé l'heure de son départ, les jours où le petit homme à lunettes était pressé.

Dégoûté du tour morne que prenait ce second lundi de ses vacances, le commissaire liquida sa bière rapidement, paya Maria sans même risquer un œil vers l'opulence de ses seins et partit sans un mot, heureux bientôt de retrouver l'air vif du dehors.

Il allumait sa pipe avant de traverser la petite place lorsqu'il entendit plusieurs fois appeler « Joseph! » Il leva la tête et malgré le ridicule que pouvait susciter son apparition, il vit sa femme, la tête surchargée de bigoudis, qui s'était plantée sur leur balcon et cherchait à attirer son attention avec de grands gestes. Lorsqu'il lui eut fait comprendre le scandale de son exhibition, il accepta d'aller au ravitaillement.

Le petit supermarché n'était qu'à cinq cents mètres; il dut les parcourir contre le vent, serrant sa pipe entre ses dents. Avant d'entrer, il hésita entre prendre un chariot ce qui l'horripilait toujours un peu, ou un simple panier métallique. Il vida sa pipe en la heurtant contre une de ses semelles avant de saisir en bougonnant un panier.

Dans le supermarché, curieusement, il n'y avait presque personne et les trois

caissières, désœuvrées, jacassaient entre elles. Est-ce à cause de cette impression de vide, de ce sentiment que le magasin n'était ouvert que pour lui, que la découverte de l'homme, au détour d'une allée l'irrita ? En tout cas, le personnage retint tout de suite son attention ; et pourtant, au premier abord, il semblait on ne peut plus banal. Trente-cinq ans peut-être, pas plus à coup sûr, une stature moyenne ; mais il émanait de lui un indéfinissable sentiment de mystère qui naissait d'un contraste entre son air propre, correct même, et ses vêtements : un long imperméable grisâtre qui lui battait ridiculement les mollets, un pantalon jaune effrangé, et par endroits crasseux. L'homme paraissait habillé de vêtements d'emprunt. De plus, il poussait son caddie, à moitié plein déjà, avec un air de sérieux, de gravité presque, qui suscitait le sourire. D'instinct, le commissaire épia l'homme, bien décidé ne pas le perdre de vue, tandis qu'il sortait machinalement sa pipe, qu'il bourra.

L'autre paraissait ailleurs ; d'un geste mécanique, il saisissait l'une après l'autre des bouteilles de Sauvignon ou de Meursault et les entassait dans son chariot sans paraître se rendre compte qu'elles écrasaient les sacs de tomates et de pêches qu'il y avait déposés d'abord. Lorsqu'il en eut placé une demi-douzaine dans son caddie, l'homme avança de quelques mètres et contempla longuement le rayon des alcools et spiritueux. Il se décida enfin pour une bouteille de Rhum et une autre de Vodka. Un connaisseur ! pensa le commissaire qui avait suivi ses moindres gestes. Après tout, il reçoit peut-être des amis. Mais son regard fixe, ses habits sales et effrangés ? Bah ! avec ce temps, il n'a pas cherché à se mettre en frais avant de sortir. Est-ce que cela me regarde ? Planté dans l'allée, tirant lentement sur sa bouffarde, il fixait son homme et en avait tout à fait oublié ses commissions. L'autre, qui n'avait pas remarqué qu'on l'observait, ou qui ne s'en souciait pas, se dirigea vers la lingerie. Il compara plusieurs sortes de chaussettes, éprouva l'élasticité du tissu de chacune puis, sa décision prise, en entassa une bonne dizaine de paires dans son caddie qui menaçait de déborder. Ce furent ensuite les T-shirts et des slips. Chaque fois, l'homme mettait un long temps avant d'arrêter son choix puis il balançait l'article élu dans son chariot, comme s'il ne s'en souciait plus.

Au département des jouets, il s'appropriâ trois ballons multicolores et une panoplie de mousquetaire. Peu après, ne se départissant pas de son air sévère, il traversa une partie du magasin, le commissaire colla ses basques, et tomba en arrêt devant les vastes bacs de produits surgelés. Alors il fut comme pris de frénésie, ne choisissant plus, empilant pêle-mêle tout ce qu'il pouvait saisir. Le commissaire qui regardait faire sans comprendre, finit par être persuadé qu'il avait affaire à un fou ; il en fut presque déçu. Mais l'autre démarrait en trombe, poussant son chariot trop plein qui perdait des articles au hasard des virages. Il lui emboîta le pas.

Ils traversèrent plusieurs fois le supermarché dans tous les sens, ne croisant personne ; désormais, l'homme ne s'arrêtait devant aucun rayon, il galopait presque, le commissaire trotinant une dizaine de mètres derrière lui. Soudain, l'homme stoppa net, lâcha son caddie, le contempla un court instant puis l'abandonna pour se diriger vers la « sortie sans achat ». Du coup, le commissaire alla trouver les caissières, toujours désœuvrées, et leur désigna l'homme qui quittait le magasin en pressant le pas ; il leur demanda si elles le connaissaient. Une petite rousse, un peu boulotte, s'empourpra de colère :

— Encore lui ! On l'appelle le maniaque, ici. En quinze jours, il nous a déjà fait quatre fois le coup ! Il entre sans qu'on le voie, il fait tranquillement ses courses puis disparaît – à nous de tout ranger ! Comme il ne vole pas, la police ne peut rien faire, il paraît...

Le commissaire regardait disparaître en direction du port, la silhouette de l'homme qui empilait ses rêves en vrac dans des chariots de supermarché quand une autre caissière, qui ressemblait vaguement à son épouse, le prit à partie :

— Il faut aller fumer dehors, monsieur ! Ici, c'est interdit !

Il bougonna mais sortit pour vider sa pipe. En pénétrant de nouveau dans le magasin, il souriait : il allait être sacrément en retard pour le déjeuner !

Moitié normand, moitié breton
– ce qui est bien normand ! –
Henri Bordillon, romancier,
poète, nouvelliste, essayiste,
est né un dimanche de
décembre 1951.

Agrégé de lettres, il a publié de
nombreuses études sur Alfred
Jarry, et a dirigé l'édition de ses
œuvres dans la Bibliothèque de
la Pléiade (tomes 2 et 3).

Il a également préfacé plusieurs
rééditions de Remy de
Gourmont.

Henri Bordillon prépare
actuellement une biographie
du poète et romancier
populaire Gustave Le Rouge,
à paraître aux Éditions du
Frisson Esthétique.